

« Vol bivouac. Deux mots pour dire la liberté, l'immersion radicale dans la nature, le corps à corps avec les éléments. La règle du jeu est simple : autonomie totale pour une randonnée aérienne en parapente. Le soir on atterrit en altitude, le matin on s'envole pour de nouvelles aventures. Dans les bagages, tout le matériel nécessaire du voyageur au long cours. Il est ainsi possible de parcourir en quelques jours, des chaînes entières de montagne, et de se hisser en quelques minutes, à la verticale de sommets aussi élevés que ceux hérissant le Karakoram. A chaque fois le même scénario : une courte fenêtre météo d'une dizaine de jours est suffisante pour boucler des circuits de près de 500 km, en quatre ou cinq vols de près de 100 km, et à des altitudes qui peuvent dépasser les 7000 mètres. »

A travers ce recueil de récits et de réflexions, Philippe Nodet nous livre ce qui, pour lui, représente le vol bivouac et en fait une philosophie de vie à travers les valeurs d'engagement et de dénuement qu'il implique. Quatre ans après son décès, cet ouvrage est en même temps un hommage à l'un des plus grands passionnés de cette discipline magnifique.

ISBN: 978-2-9546100-0-9



Envolées belles

Envolées belles

Une histoire de vol bivouac

Philippe Nodet



À Lou, qui a la force de son père.



Envolées belles

Une histoire de vol bivouac

Textes de Philippe Nodet

Edition et coordination : Mariette Nodet

Crédits photographiques : Philippe Nodet, Julien Wirtz et Olivier Laugero

Maquette : Anne-Lise Vacher-Morazzani (www.azerty-ti.eu)

Cartes : Bruno Collard (blankonthemap.free.fr)



Vol bivouac ?

Fais comme l'oiseau «Envole-moi, envole-toi ! »

Le vol libre est apparu il y a une trentaine d'années. Voler comme les oiseaux, à la grâce du vent, avec une aile certes artificielle, mais qui serait comme une excroissance naturelle de son propre corps... Telle était la quête, obstinée, d'une poignée de fous. Les débuts furent homériques, les premières ailes très peu performantes et parfois même dangereuses. Mais ils ont étudié avec passion les secrets de la mécanique du vol. Ils ont appris à lire l'alphabet des nuages, la subtile alchimie de l'aérodynamique. Ils ont appris à maîtriser non plus l'art de la chute, mais l'art du vol, en volant de plus en plus longtemps, de plus en plus loin.

Maintenant, les enfants d'Icare volent pour de vrai. Leurs ailes désormais très performantes et très fiables, sont des deltaplanes ou des parapentes. Deux chiffres résument le formidable chemin parcouru : 507 km pour le plus grand vol en parapente, et 700 km en deltaplane (en 2008) ! À la seule force des ascendances liées au soleil et aux vents ! Le vol libre est ainsi très vite devenu un sport à part entière, avec ses règles, ses exploits, ses compétitions et ses grands champions. Mais d'autres ont suivi jusqu'au bout les chemins de

traverse, et se sont mis à rêver de grands voyages aériens. Vol bivouac ou vol migratoire, deux mots pour imiter radicalement l'insolente liberté des oiseaux. Le vol bivouac se décline selon deux principes : celui de l'autonomie et celui du déplacement, soit en marchant soit en volant. C'est une immersion totale dans la nature, un corps à corps avec les éléments.





Un autre monde

8 septembre 2006, Tarashing, 100 km, de 12 h à 16h
Ciel limpide ce matin, la première fois depuis une semaine. Nous pouvons enfin contempler le Nanga Parbat (8 120 m) et les 4 500 m vertigineux de son versant Rupal. Surnommé «la montagne nue», tant il s'élève loin au-dessus des autres montagnes, il paraît unique dans le paysage. Il est le dernier bastion de l'Himalaya avant la grande plaine de l'Indus. Le sac bouclé, chargé de dix jours de vivres, d'un piolet, de crampons et de nos parapentes, nous voilà partis pour une nouvelle grande aventure, le tour du Nanga Parbat et l'exploration du Baltistan. Une virée de 500 km constitués des plus hauts sommets et des plus grands glaciers. Une anthologie. Nous saluons nos hôtes et partons en quête d'un décollage. Il nous a fallu convaincre

le policier du village de nous laisser filer sans guide et sans permis spécial. Il a fini par accepter, non sans lui avoir signé une attestation comme quoi nous étions partis malgré lui, en assumant toutes nos responsabilités. Il nous dit qu'il priera sans cesse pour nous. Nous avalons en hâte nos médicaments, aspirine, diamox, n'importe quoi en fait qui puisse limiter les effets de l'hypoxie. Nous sommes à 3 500 m d'altitude, bientôt nous volerons à 6 500 m.

Là-bas les ascendances atteignent des proportions inconnues sous nos latitudes. Elles sont à l'échelle des montagnes, démesurées. Il n'est ainsi pas rare de prendre plus de 4 000 m en moins d'une demi-heure. C'est si rapide, si violent, qu'il faut parfois accepter de faire des paliers dans la montée. C'est comme une plongée en eau profonde. Quand on vole ainsi des heures et des heures, multipliant les variations d'altitude, la tête pèse de plus en plus lourd sur les épaules. On s'efforce de respirer calmement, en privilégiant les contractions du diaphragme, comme le font les oiseaux, de façon à augmenter la pression interne de l'oxygène dans le sang. Et quand on se pose enfin, le mal de tête dure encore longtemps.

Le tour du Nanga Parbat en parapente a été réalisé une fois seulement en octobre 2005 par John Silvester. 100 km de haute volée qui pourraient rappeler le tour du mont Blanc sur le plan du cheminement, mais avec une ambiance et un engagement sans

L'aventure en partage



imitant sous nos parapentes. Ils sont si légers, si fragiles qu'on dirait qu'ils vont s'envoler comme ça, d'un coup, sans nous.

18 septembre, Arandu-Hispar, 50 km

Ciel bleu enfin ce matin. C'était le dernier jour possible, il ne nous reste plus que deux jours de nourriture, le minimum obligatoire pour se lancer dans l'aventure de la traversée d'Hispar. Ce repos forcé ne nous a pas profité, faute d'avoir pu nous nourrir convenablement. Nous nous trainons péniblement 1 000 m au-dessus du village et dégottons un sale décollage, raide et caillouteux. Mais nous sommes résolus à nous échapper de ce trou, coûte que coûte, la sortie passant par le glacier d'Hispar, quitte à finir momifié en Ötzi ! Les conditions sont très moyennes. Stabilité et thermiques bleus. Rien pour baliser une route déjà bien aléatoire. Nous progressons ainsi à pas de loup, blindant chaque thermique, n'en dédaignant aucun. Une heure de vol et nous parvenons ainsi au pied de la muraille nous séparant d'Hispar, la ligne de crête du massif de Bachish. Il faut 6 000 m de plafond au minimum pour espérer la franchir et basculer derrière. Une bulle me perche à 6 200 m. Mais il faut encore contenir ma joie, Julien rame dangereusement en-dessous. Quand lui aussi parvient à se hisser sur la crête, nous nous jetons dans un élan barbare sur la gigantesque langue du glacier. Les mots sont vains pour décrire alors le paysage et notre exaltation du moment. Quelle vision surréaliste que celle de nos frères parapentes survolant



Pamir, carrefour de tous les possibles

François Biju-Duval a longtemps pratiqué le parapente, jusqu'à un accident survenu il y a 8 ans. Il n'avait jamais revolé depuis. C'est avec lui que j'ai partagé mes premiers hauts plafonds et premiers cross d'altitude en Oisans. Depuis son abandon du parapente, nous partageons régulièrement l'hiver de belles courses en ski alpinisme. Je lui proposai naturellement de m'accompagner dans l'exploration aérienne du Pamir tadjik en biplace. L'aventure s'annonçait fabuleuse !

Far East, septembre 2008

Saïd, notre chauffeur de taxi, dévoilant une pleine rangée de chicots en or, éclate d'un grand rire sonore : « Un magasin ? Mais ici il n'y a rien à vendre ! Vous êtes au Tadjikistan, pas à New York ! » Nous regrettons déjà les quelques victuailles abandonnées à l'hôtel, trop soucieux d'alléger à la fois nos sacs et notre charge alaire. À moins de 30 km de Dushanbe la capitale, la route défoncée se mue définitivement en une vilaine piste caillouteuse tout juste fréquentable à dos de mule. Saïd nous laisse là, l'air narquois devant nos mines ahuries de blancs becs fraîchement débarqués. Nous sommes aux confins de

l'ex-empire russe, au cœur de l'Asie centrale. Les quelques villages traversés jusque-là nous ont offert un spectacle digne d'un univers Mad maxien post URSS. Des bâtiments staliniens délabrés côtoyant des maisonnettes traditionnelles, des carcasses de voitures des années 80 croupissant dans les jardins, d'improbables stations services ne vendant que quelques seaux d'essence. Rien d'inquiétant en somme pour nous qui ne voyageons qu'à la seule force des ascendances ! Nous nous sommes fixé trois semaines pour parcourir l'intégralité des systèmes montagneux constituant le Pamir. Soit 700 km d'un périple longeant à l'ouest puis au nord les frontières avec l'Ouzbékistan et le Kirghizstan avant de filer plein sud le long de l'Afghanistan, jusqu'au fameux corridor du Wakhan. Mais avec seulement dix jours de nourriture dans les bagages, il ne faut pas perdre de temps. Aussi nous nous mettons illico en marche sous un soleil de plomb et un ciel trahissant une forte stabilité. 50 km nous séparent du lac Alexandre le Grand et du massif des Fan, où débutent les premiers hauts reliefs. Avec seulement une petite barrière de montagnes dépassant à peine les 4 000 m à franchir d'ici là. L'affaire de deux jours au maximum pensons-nous alors, si Éole veut bien...

Nous volerons demain... si tout va bien !

C'est sans compter sur les aléas d'un voyage au Tadjikistan... et du réalisme de nos cartes russes affichant une échelle topographique